

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger : un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

SOUS LA RÉDACTION DE N. IORGA

Vol. II, nos 2-4.

NOTES ET EXTRAITS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DES CROISADES

AU XV-e SIÈCLE. — PUBLIÉS PAR N. IORGA

Quatrième série (1453-1475).

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGGCI, V. PÂRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate : un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa

D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte.

A apărut

ISTORIA COMERȚULUI ROMĂNESC

de N. IORGA.

VOLUMUL I-iu (până la 1700) :

Drumuri, mărfuri, negustori și orașe.

Lucrare scrisă din inițiativa și cu sprijinul d-lui
DIMITRIE HAGI-THEODORAKY.

Prețul: lei 3.50.

A apărut

Desvoltarea ideii unității politice

:: :: :: a Romînilor :: :: ::

(Lecții făcute la Universitatea din București)

de N. IORGA. Prețul: Lei 1.25.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Cantacuzène: Question roumaine. — Ghéroff: Question bulgare. — Cvijc: Question serbe. — Andréadès: Question grecque. — Fua: Jeunes Turcs. — Densusianu: Histoire de la langue roumaine. — Mileff: Propagande catholique. — Iorga: Notes et extraits. — Haumont: Nénadovitsch.

Dr. J. Cantacuzène, *La question nationale roumaine et les Roumains d'Austro-Hongrie* (dans la „Revue hebdomadaire“, année 1915, no. 12).

Ce petit travail de cinquante pages, dû à un médecin illustre, renseigne d'une manière exacte sur la question roumaine dans la monarchie hongroise. On y trouvera la délimitation du territoire ethnique roumain, une brève histoire de la nation, une statistique complète du nombre des Roumains (voy. plus haut, pp. 30-3; constatation d'une majorité absolue des Roumains dans 71 des 100 arrondissements de la Transylvanie, dans 1.785 des 2.623 communes). M. Cantacuzène s'occupe ensuite des facteurs psychiques et étudie la „renaissance nationale“ qui se prononce dans le cours des deux siècles derniers et culmine aujourd'hui dans une conscience générale roumaine qui réclame impérieusement et qui est en état de conquérir cette unité politique, qui forme pour une nation de grandeur moyenne une condition absolue pour pouvoir se maintenir et se développer. Ce mouvement ascendant provoque en Hongrie les „persécutions“ (p. 288 et suiv.), aussi violentes que vaines: il aurait fallu chercher la liste et les preuves des falsifications les plus éhontées, destinées à faire vaincre l'injustice et l'oppression, dans l'important ouvrage anglais de M. Seton Watson (Scotus Viator) — cependant jusqu'hier un défenseur de l'intégrité de la monarchie austro-hongroise — sur les élections en Hongrie (voy. aussi nos brochures éditées par la „Ligue Culturelle“, sous le titre de „Mémorial Roumain“). L'auteur arrive à une conclusion annexioniste; il fixe même les frontières que pourraient revendiquer les Roumains au moment où il faudra fixer un ordre politique nouveau en Europe.

Une bonne carte accompagne cette étude.

N. Iorga.

* * *

Matéi Ghéroff, *Le problème national bulgare* (dans la „Revue hebdomadaire“, année 1915, no. 13).

L'auteur commence par un coup d'œil sur le passé des peuples balcaniques „sous le joug commun“ des Turcs („Sous le joug“ est le titre d'un roman célèbre de M. Ivan Vazov). Il rappelle la solidarité slave vaincue à Kossovo par Mourad I-er en 1389 et constate avec raison que pendant les quatre siècles de l'esclavage „on ne pouvait guère discerner les limites exactes de la race bulgare et de la race serbe“, même „les différences des dialectes n'étant pas encore bien établies“, ainsi que le montrent les écrits du XIV-e siècle même (Daniel, Constantin le Philosophe, etc., encore „Slovènes“). La persistance de la vie de province, avec toutes ses particularités et tous ses souvenirs, sous les Turcs est encore une observation juste, ainsi que celle qui signale le rôle de „deuxième élément de domination dans l'Empire“ joué par les Grecs. Mais il faut ne pas connaître l'autonomie politique entière des Roumains, qui, au XVII-e siècle encore, guerroyaient pour leur propre compte pour faire cette affirmation que: „aucune tendance politique ne séparait les uns des autres, au début, les Slaves balcaniques, pas même les Roumains“ (p. 438). S'il y a eu un „accord complet entre les Serbes, les Bulgares et les Roumains“, il faut reconnaître à ces derniers le mérite d'avoir abrité la civilisation balcanique entière, aussi bien slave que grecque, sur le sol qu'ils continuaient à défendre au prix de tous les sacrifices de plusieurs générations. Avant de mentionner le rôle si honorable joué par les Roumains au XIX-e siècle, en soutenant de tout leur pouvoir,—„le grand Bratiano“ à leur tête,—le mouvement d'idées et les efforts énergiques qui devaient créer la Bulgarie moderne, il fallait penser aussi à ces Voévodes munificents du Danube, dont le Trésor, souvent mis à contribution par l'„Empereur“ païen de Constantinople, trouvait toujours des deniers pour les moines en quête de secours, pour les églises et les écoles et auquel s'adressaient au XVII-e siècle encore — ainsi que les Bulgares le firent envers Mathieu Basarab, prince de Valachie (voy. J. Sârbu, *Mateiï Bäsărabăs auswärtige Beziehungen*, Leipzig 1899) — ceux qui espéraient ramener dans les Balcans l'ancienne vie chrétienne libre. Qu'on nous permette d'être fiers de ces prédécesseurs et d'insister à chaque occasion sur l'œuvre civilisatrice, largement humaine et chrétienne, qu'ils ont accomplie !

Suit une exposition très étendue de la question de Macédoine, due, certainement, à „l'ingérence étrangère“, venue d'un côté ou de l'autre, pour empêcher une nouvelle solidarité balcanique qui aurait pu opposer une digue insurmontable à l'envahissement de l'impérialisme des Grandes Puissances voisines. M. Ghéroff cherche à fixer les limites de la province et lui attribue une population de 2.150.000 habitants „appartenant à diverses races“ (p. 441). Sur la phase grecque, pp. 442-443: l'auteur constate que, pendant cette époque, qui dura des siècles, on écrivait le slavon en caractères grecs; nous ajouterons que les Roumains de cette région, élèves des mêmes écoles, faisaient de même: manuscrit reproduit par M. Weigand dans l'„Annuaire“ de son Institut de Leipzig (codex Dimonie), publications de: Théodore Anastasiou Kavaliotès — de Kavala —, Πρωτοπειρία, Venise 1770, du prêtre Daniel de Moscopolis, Εἰσαγωγικὴ διδασκαλία, 1802, d'Ucuta de Moscopolis, Νέα Παιδαγωγία, Vienne 1797 (cf. Per. Papahagi, *Scrittori aromîni în veacul al XVIII-lea*, Bucarest 1909); Rosa (Roja) comença le premier à employer pour son dialecte les caractères latins, dans ses Ἐξετάσεις, parues à Vienne en 1807, et dans sa Τέχνη τῆς ῥωμανικῆς ἀναγνώσεως μὲ λτινικὰ γράμματα, plus récente de deux ans (cf. aussi la „Romanische oder macedono-vlachische Sprachlehre“ de Michel Boiagi, Vienne 1813). Kavaliotès, Daniel et Ucuta, dont les écrits prouvent une conscience nationale incontestable, surtout dans ce grand centre roumain de Moscopolis, qui a été ensuite détruit par des bandes albanaises, sont même antérieurs au fameux moine Païssi, auquel les Bulgares doivent leur premier mouvement culturel vers un avenir national. Mais il n'y eut pas, parmi ces Roumains du Pinde, une agitation pareille à celle qui fortifia le mouvement en ce qui concerne les Bulgares de Macédoine, vers 1840: il faut en chercher la cause dans l'établissement à Pesth, à Vienne, à Triest, dans les grands centres de commerce de l'Occident, des plus riches et plus cultivés parmi les représentants de cette race, alors que les Slaves, agriculteurs pour la plupart, n'abandonnèrent pas leur sol natal.

M. Ghéroff traite du firman de 1870, qui créa pour les Bulgares (par opposition aux Grecs et même aux Serbes) l'Église slave de la péninsule balcanique. En parenthèse il relève l'importance de l'Empire bulgare de Macédoine au X-e et au XI-e siècle; nous avons prouvé que cette tentative de relever contre les „Grecs“

de Byzance le Tzarat, vaincu sur les bords de la Mer Noire, a été soutenue, dans ces régions, surtout par l'énergie, toute nouvelle, des Albanais et des Roumains macédoniens. Nous observerons aussi que la carte donnée à la page 446 a tort d'attribuer au Tzarat de Preslav la plaine valaque, la Moldavie elle-même, la Transylvanie et tout le territoire roumain jusqu'à la Theiss. Le seul passage qui ait été invoqué pour appuyer cette théorie de la domination bulgare sur la rive gauche du Danube, et seulement sous la dynastie des Assénides du XIII^e siècle, a un autre sens que celui qu'on lui attribue ordinairement : les Valaques de la „terra Assani“ dans le récit de Rubruquis (Hurmzaki et Fejér, à l'année 1254) sont ceux de Thessalie (le passage : „Etiam ultra Danubium versus Constantinopolim, Valachia, quae est terra Assani, et Minor Bulgaria usque in Solonomam“ — qui est Soloun, Salonique — décide la question).

On a ensuite l'histoire de la Macédoine après le traité de San-Stefano. L'auteur relève les souffrances incomparables de l'élément bulgare dans cette province après le traité de Berlin qui la laissait à la Turquie. Il condamne les accès de cette „ottomanisation“ proclamée après la révolution nationale de 1908, à laquelle la Nouvelle Turquie devra ses pires désastres. Les actes de l'alliance balcanique de 1912 sont reproduits pour faire valoir les prétentions bulgares. On attribue le triste conflit entre alliés à la création de cette Albanie qui empêchait les Serbes d'arriver à la Mer Adriatique et leur imposait de se chercher ailleurs une compensation (p. 456) : l'idée ne manque pas d'originalité. D'une manière impartiale, digne d'éloges, l'écrivain bulgare se demande : „Qui inspira à la Bulgarie la malheureuse idée de ne pas vouloir céder plus que le traité ne prévoyait“ (et on pourrait ajouter : d'essayer l'attaque brusquée, déloyale, du mois de juin 1913) ? „On peut se poser la question. Mais cette autre s'impose également : qui inspira à la Serbie l'idée d'exiger plus que le traité ne lui accordait“ ? (*Ibid.*) Nous hésiterions — d'après ce que nous savons pertinemment — à dire que dès le printemps de cette année 1913 les adversaires de la Bulgarie „s'étaient assuré l'appui de la Roumanie“ : cet État ne pouvait pas cependant assister impassible à l'égorgeement, pour le plaisir de l'Autriche envieuse, de la Serbie, sa meilleure voisine, son alliée naturelle pour les revendications futures du côté de la monarchie des Habsbourg.

C'est l'opinion de celui parmi les Roumains qui désire le plus l'union balcanique, laquelle pourrait seule nous rendre, nous tous, maîtres de nos destinées. On avait commis aussi une grave erreur en écartant, par jalousie—il faut bien le dire—la Roumanie de la ligue chrétienne conclue en 1912, d'autant plus que la question de Macédoine regardait aussi le nombreux élément roumain de cette province, dont le sort aussi devait être décidé par la guerre.

M. Ghéroff demande une nouvelle union, basée sur le droit national. En faisant des sacrifices de tous les côtés, on y arrivera sans doute. Si les sympathies, malheureusement bien insuffisantes, entre ces nations, qui ont tant d'éléments et d'intérêts communs, ne les y mènera pas, la haine de ceux qui les comprennent toutes dans le même programme de conquêtes les y contraindra bien. On regrettera alors d'avoir fait soi-même des projets insensés d'impérialisme — et il n'y a pas une seule de ces nations qui n'ait caressé ces rêves malsains — et d'avoir applaudi au malheur d'autrui, *paries cum proximus ardebat*.

N. Iorga.

* * *

Iovan Cvijic, *La pensée de la nation serbe* (dans la „Revue hebdomadaire“, année 1915, no. 15).

Invité à fournir sa contribution comme Serbe à une enquête sur la possibilité de l'Union balcanique, l'éminent géographe de Belgrade répond par une simple énonciation de „principes“. La Serbie a besoin des vallées de la Morava et du Vardar, elle tend à toucher Salonique par une de ses extrémités, alors que l'extrémité opposée pose sur Belgrade : on aurait ainsi „une unité géographique presque parfaite“. Elle couperait la voie à l'extension germanique vers l'Archipel, et ce rôle ne peut pas échoir à d'autres. Des considérations ethnographiques militeraient aussi pour la formation de cet État intégral, qui serait aussi un État national. Ensuite la Serbie a le devoir de réaliser l'unité des Yougo-Slaves, dont, bien entendu, elle détache les Bulgares. Il y aurait ainsi dans le Balcan et sur le Danube une forte nation de onze millions, capable de rendre de grands services à la civilisation. M. Cvijic insiste sur l'unité absolue des Croates et des Serbes, que la future distribution de territoires européens

ne doit pas laisser séparés. L'irrédentisme croate et slovène en Autriche et Hongrie est aussi présenté; l'auteur condamne les partisans d'un trialisme germano-hungaro-slave dans une Autriche refaite quant à la forme. L'auteur finit en réclamant le littoral de l'Adriatique pour avoir des relations directes, nécessaires pour la civilisation nationale, avec l'Occident.

Néanmoins, M. Cvijic est pour „une confédération balcanique raisonnable, fondée sur des concessions, non pas unilatérales, mais mutuelles“.

L.

* * *

A. Andréadès, *La Grèce* (dans la „Revue hebdomadaire“, année 1915, no. 11).

Chaleureux partisan de l'union entre les peuples du Balcan, M. Andréadès veut prouver que les Grecs ont fait „depuis cent ans“ des efforts pour réaliser une confédération qui n'était possible — et ne l'est encore — qu'après l'abandon de toute idée de suprématie dénationalisante de la part d'une des nations qui habitent la péninsule. Il rappelle que des publicistes grecs ont demandé „la neutralisation et l'autonomie de Byzance et des détroits“ (M. D. Rattos en 1860, le lendemain de la guerre de Crimée, suivie pour les Grecs d'un profond abatement: *Constantinople ville libre*) et que feu Tricoupis était vers 1890 partisan de cette idée.

Certaines théories de M. Andréadès seraient difficilement adoptées par des personnes n'ayant pas précisément les mêmes intérêts: ainsi celle qui demande, à côté du principe des nationalités, „un certain équilibre, une certaine parité de force“ — mais pourquoi et aux dépens de qui? — ou celle qui prétend ramener la qualité nationale de quelqu'un, même en dehors de la race et de la langue parlée, à une conscience spéciale, dérivant de „la liberté de disposer de soi-même“ (p. 137; cf. aussi p. 155¹). Il nous paraît aussi bien difficile d'admettre que même la nation la mieux douée sous le rapport de l'héroïsme puisse „être victorieuse toutes les fois qu'elle sera en nombre égal avec ses adversaires“ (p. 139, note 1).

Une grande partie de l'article s'étend sur l'impossibilité de faire des concessions aux Bulgares. Les arguments sont nom-

¹ L'exemple de l'Alsace ne prouve rien: cette province a eu pendant deux siècles les mêmes traditions que la France.

breux, mais ne sont pas certainement du même aloi. Cependant M. Andréadès a raison en parlant des scènes réprobables qui se passèrent en 1906 à Anchiale — et il fallait ajouter: à Philippopolis — aux dépens de l'élément grec, et Salonique ne fait pas certainement partie de ce que les Bulgares ont le droit de revendiquer.

En un mot, nous doutons que des articles dans ce sens puissent profiter grandement à la noble cause que leurs auteurs se proposent de servir. Surtout dans ces questions délicates il faut écarter tout ce qui, en fait d'arguments, pourrait être contestable et irritant, en fait de style. Il faut bien arriver à cette objectivité charmante qui permet la discussion et la facilite essentiellement¹.

N. I.

* * *

Albert Fua, *La guerre mondiale préméditée et concertée par l'Allemagne et les Jeunes-Turcs* (dans la „Revue hebdomadaire, année 1915, no. 13).

On trouvera dans cet article d'un publiciste rallié jadis aux Jeunes Turcs des notions exactes sur l'illusion d'une solidarité religieuse entre les Musulmans de tous les continents, de toutes les races, de toutes les nations et des intérêts les plus nettement opposés, capable de provoquer la même guerre sainte et peut-être — on y arrive bien par ce chemin-là! — à créer un Empire pan-islamique disséminé par le globe entier. Abdoul-Hamid espérait „s'immuniser“ — selon l'expression spirituelle de l'auteur — par ce fantôme qu'il agitait devant les naïfs; les Jeunes Turcs crurent y découvrir, malgré leur scepticisme religieux absolu, un moyen de domination et voire même de conquêtes. Ils seraient devenus ainsi „les générateurs de la conflagration qui verra sombrer non pas un, mais trois Empires à la fois“ (p. 488). Ce qui regarde la contre-révolution du mois d'avril 1909 et le rôle joué par Mahmoud-Chefket dans le rétablissement de l'ordre est fortement empreint des ressentiments auxquels obéit l'auteur, qui est le rédacteur de la revue de parti, rédigée en

¹ Qu'on pèse l'influence que peuvent avoir sur les esprits ombrageux des affirmations comme celles qui suivent (p. 161: „La Roumanie et la Serbie sont prêtes de lui rendre (à la Bulgarie) les districts sur lesquels Sofia a de légitimes aspirations. La Grèce a à réclamer plus qu'à donner.“ L'offre généreuse d'une voie ferrée Sofia-Salonique rentre dans la même catégorie.

français, „Mécheroutiette“. En tout cas, on trouvera des renseignements inédits sur la répression ordonnée et conduite avec une froide et impitoyable énergie par Mahmoud-Chefket, qui a depuis payé de sa vie ses actes de violence. Il y aurait eu bien plus de 3.000 victimes à l'occasion de cette conquête de Constantinople par les troupes de Salonique, en comptant, en essayant de compter tous ceux qui furent „fusillés discrètement“ ou pendus au petit bonheur“. Le général Youssouf-Pacha, reconnu ensuite innocent, fut ainsi „pendu par ordre“. Et on saura gré à M. Fua d'avoir dit son fait, avec l'autorité que peut avoir un ancien collaborateur et un initié, aux théoriciens aveugles d'un „turquisme“ qui n'est possible qu'en abandonnant l'illusion décevante de l'„ottomanisme“, basé sur les souvenirs des grands Sultans, qui, sauf la religion, étaient bien plus byzantins, *romains*, que turcs.

Il est question à la fin de l'„Islam qui n'a pas encore pris sa revanche des croisades“ (p. 499). On peut être rassuré là-dessus: il ne la prendra jamais, parce que l'état d'âme qui a produit jadis ces grands mouvements des peuples n'existe plus, chez les Musulmans de même que chez les chrétiens.

N. Iorga.

* * *

Ovide Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, tome second, 1-er fascicule, (le seizième siècle: Phonétique, Morphologie), Paris 1914.

Il faut constater que, tandis que les recherches concernant l'histoire nationale ont pris dans ces derniers temps un essor considérable, les études concernant la langue roumaine sont encore rares. Celui qui se propose d'entreprendre une œuvre générale dans cette direction, est obligé le plus souvent de procéder lui-même à des études partielles.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que seulement après treize ans de la publication du premier volume de l'„Histoire de la langue roumaine“ (1901) M. D. fait paraître, maintenant, le premier fascicule du second volume.

Le premier volume, après avoir traité de la question des origines de la langue roumaine, finissait par le chapitre qui comprenait ce que les textes étrangers antérieurs au XVI-ème siècle

nous fournissent pour la connaissance directe du roumain, ou, en d'autres termes, il exposait quelles sont les formes qui nous ont été conservées de l'époque où il n'existait pas encore une littérature roumaine.

Le premier fascicule du second a trois chapitres, dont le premier traite des premiers essais d'écrire en roumain et des caractères généraux de la langue au XVI-ème siècle. Il met de nouveau en discussion la question importante des commencements du roumain écrit — textes religieux et la lettre de 1521 du boyard Neacșu de Cîmpulung adressée à Jean Benkner de Brașov (Kronstadt) — et des causes qui ont amené ces commencements. Après un résumé chronologique de tous les monuments de la langue roumaine au XVI-ème siècle, M. D. cherche à expliquer les débuts d'une autre manière que M. N. Iorga dans son *Istoria literaturii religioase*, qui admet l'influence du mouvement hussite.

A son avis, le roumain des textes religieux n'est autre chose qu'une langue théologique élémentaire et celui des documents un simple moyen d'expression, dépourvu de toute recherche littéraire. Dans un cas et dans l'autre, la langue apparaît exclusivement comme une adaptation à des buts pratiques, sans aucune préoccupation de perfectionnement littéraire.

Cette langue ne présente pas au point de vue phonétique des différences sensibles d'avec celle de nos jours. Mais sur la syntaxe se sont exercées des influences, celle du slave surtout, qui l'alourdissent, la rendent confuse et lui enlèvent tout clarté.

Le deuxième chapitre, après un tableau-résumé des changements phonétiques survenus depuis l'époque latine jusqu'au XVI-ème siècle, et un court exposé de la graphie cyrillique, passe à l'étude phonétique du XVI-ème siècle. L'auteur étudie l'un après l'autre les sons latins et étrangers. L'absence d'uniformité orthographique, caractéristique aux anciens textes, est expliquée d'une manière différente aussi. Par exemple, pour la phonétique de *e* placée devant une syllabe renfermant la même voyelle et qui depuis un temps reculé s'était transformée en *ea*, M. D. admet, pour le XVI-ème siècle, la tradition graphique seulement, tandis que la prononciation restait celle de la voyelle *e* simple.

Ce résultat est dû aux comparaisons établies entre les diverses notations des illettrés, parmi lesquels il faut compter Michel-le-Brave lui-même, qui, toutes, font preuve que la prononciation

n'était autre que celle de l'e, parce que le seul principe qui guidait était celui d'écrire de la manière dont on prononçait. Pour le diphtongue *ia*, M. Dens. admet une influence plus lente, se basant sur des considérations d'ordre physiologique. Pour l'affaiblissement de *u* finale l'auteur complète ce qu'il avait publié sur cette question dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, section littéraire, XXVII, aboutissant à la conclusion que: 1) *u* s'est affaibli et puis a fini par disparaître dans les mots paroxytones: *omul(ü)*; 2) puis dans les paroxytones, lorsqu'il se trouvait après une consonne simple, *om(ü)*; 3) enfin dans les paroxytones, lorsqu'elle était placée après un groupe de consonnes (excepté les groupes cons. l, r): *vorbesc(ü)*.

Un problème phonétique très caractéristique pour les textes du XVI-ème siècle est la rhotacisation de *n* placée entre deux voyelles.

Le ms. de Voroneț nous présente tantôt *r*, tantôt *nr*; dans la „Psaltirea Șcheiană“ on rencontre presque constamment *r*, tandis que le Psautier dit „de Hurmuzaki“ offre partout un *nr*. Les textes dit „de Măhaciū“ ont *r*, *nr* et même *n*. S'arrêtant avec plus d'insistance sur ce phénomène, M. D. aboutit à la conclusion, que soutenait M. Candrea aussi (*Noua Revistă Română*, III, p. 540), à savoir que le Psautier dit „de Șcheia“, tel que nous l'avons aujourd'hui, dérive d'un ancien manuscrit qui présentait partout le rhotacisme et que les copistes, qui ne connaissaient pas ce phénomène dans la langue parlée, s'efforçaient de l'écartier dans leurs copies. C'est ainsi que pour la forme *părațul*, P. Ș., chap. xxxvi, qui dérive d'un *palatium*, où *l* a un développement normal en *r*, le copiste, étant persuadé qu'il s'agissait d'un mot où *r* provenait de *n*, a introduit la forme *pănațul*, qui est toute à fait fautive (p. 114). Le phénomène est intéressant à un autre point de vue encore. Aucun mot slave, tels; *hrană*, *pomeană*, ne présente la transformation de *n* en *r*, ce qui montre qu'à l'époque du contact avec les Slaves le phénomène était déjà achevé dans la langue roumaine. La date que M. D. admet est le VI-ème ou tout au plus le VII-ème siècle (p. 116).

De telles études, basées sur la comparaison phonétique, dont M. D. a fait déjà usage dans le premier volume (*Les Origines*, p. 282), permettent de nous représenter l'aspect du roumain au moment où commence le contact avec les Slaves.

Ce phénomène nous vient en aide pour éclaircir quelques étymologies. Si le mot *străin* était slave, selon l'opinion de quelques philologues, on ne saurait s'expliquer la forme *striiru* qu'on trouve dans le ms. de Voroneț chapitre III, 2, chapitre XLVII, 6, étant donné que *n* intervocalique se maintient dans les mots d'origine slave (p. 117). Le seul fait que nous trouvons *n* passée à *r* entre les deux voyelles prouve l'origine latine du mot.

Le phénomène présente encore d'autres caractéristiques dont il faut tenir compte et que nous ne saurions mentionner ici. Le chapitre III, non encore terminé dans cette fascicule, traite de la *morphologie*.

Les mots féminins présentent au XVI-ème siècle leur ancienne flexion: *grindine*, *marmure*, *arama*, *peștere*, *priere* (p. 142). En matière de genre, *genunchiū* est neutre, et non pas masculin comme aujourd'hui: *ge(n)ruchele*; *grumaz* est tantôt masculin (pl. *grumazi*), tantôt neutre (*grumadzele*) (pp. 142, 143).

Dans ce chapitre il faut remarquer la construction du génitif avec la préposition *de*: *cale(a) de cetate*; *casa de domnul*; *pre (în) mijloc de băserică*; *pre mijloc de umbra morței* (pp. 143, 144). On construit le datif à l'aide de la préposition *a*; *cuvine-se a barbat înțelept*; *nicî se închiri-te a Dumnezeū striimū*; P. Ș. LXXX, 10 (p. 144).

Le vocatif en *e* se maintient encore en concurrence avec celui en *ie*, qui tend à le remplacer.

Le paragraphe 51 s'occupe du singulier et du pluriel des mots masculins, le paragraphe 53, du singulier et du pluriel des féminins et enfin le dernier paragraphe, qui ne finit pas dans cette fascicule, du singulier et du pluriel des neutres.

L'ouvrage est très riche, d'une parfaite clarté d'exposition systématique. A un moment où manquent les monographies sur les écrivains, chroniqueurs et auteurs de livres d'église, à un moment où des études linguistiques sur les principales époques de l'histoire de notre langue font encore défaut, où les influences de culture ne sont pas encore suffisamment étudiées, où nous n'avons pas encore des éditions définitives et où la dialectologie est à peine à ses débuts, — l'œuvre de M. Densusianu rendra un immense service à la philologie roumaine.

Alexandre P. Arbore.

* * *

N. J. Mileff, *Propagande catholique en Bulgarie au XVII-e siècle* (en bulgare), Sofia 1914.

M. Mileff constate, dans la Préface, que les sources concernant l'histoire de la Bulgarie après la chute du Tzarat de Trnovo sont plus nombreuses et plus riches que celles de l'époque de l'indépendance et qu'elles permettent une large exposition de la vie du pays sous tous les rapports. Outre les chroniques turques et les documents de l'administration ottomane (accessibles aujourd'hui seulement pour une faible partie), outre les récits des voyageurs, il faut tenir compte des „chroniques de famille“ et des notes manuscrites que portent les livres d'Église. Mais en première ligne il faut ranger les rapports des missionnaires catholiques.

Ces rapports (publiés par le père Fermendzin et ensuite par le professeur Milétitsch) serviront donc à l'auteur pour raconter les efforts de la propagande faite par les Franciscains et de présenter par conséquent une partie de l'histoire de sa nation au XVII-e siècle. La base de cette étude a été notablement élargie par les lettres des pères, qu'il a découvertes lui-même dans les Archives Impériales de Vienne, lettres embrassant la période de 1650 à 1668 et datées surtout de Tschiprovetz, mais aussi d'autres bourgs et villes bulgares. A relever surtout un rapport plus étendu du missionnaire bien connu, Pierre Bogdan. Les noms des autres correspondants, Pierre Partschévitsch, Philippe Stanislavov, François Choimirovitsch, archevêque d'Ochrida (cf. Lucius, *De regno Dalmatiae*, livre VI, chap. v, qui donne des mots roumains communiqués par ce prélat), sont bien connus à quiconque a étudié l'histoire de la péninsule des Balcans à cette époque.

L'ouvrage commence, après un chapitre préliminaire, par une biographie de Pierre Solinat (de Soli-Touzla), „le vrai fondateur de l'Église catholique en Bulgarie“, sous le pontificat de ce Pape Clément VIII, apôtre de la croisade, qui espérait pouvoir libérer Constantinople et en faire, d'après son nom, une „Clémentina“. En 1601 il était nommé évêque catholique de Sofia, mais il résidait à Tschiprovetz, dont les riches marchands gagnaient peut-être dès cette date, à côté de leurs congénères de Kopilovatz, dans les villes de la Valachie voisine. Il commença la conversion, si favorable au catholicisme bulgare, des anciens Pauliciens, restés sans conseil spirituel. Des jeunes Bulgares furent admis dès lors dans le Collège fondé par le Pape. L'œuvre de salvation s'é-

tendit bientôt en Thrace même, berceau de cette hérésie tenace, qui avait résisté aux longs efforts de Byzance. L'opposition des chefs grecs de l'Église orthodoxe à Sofia et à Trnovo (qu'avait quittée en 1599 Denis Rhallis pour accompagner le prince de Valachie Michel-le-Brave à travers les champs de bataille de ses victoires), n'aboutit pas à empêcher ce laborieux apostolat. Solinat, qui mourut en 1623, laissait après lui une Église florissante, comptant 8.000 membres, à la charge de 25 Franciscains, indigènes ou étrangers.

Ces Franciscains bulgares renouvelèrent aussi la vie, en décadence, de l'Église catholique en Valachie. L'auteur cite des actes inédits la concernant: la lettre du prince Radu Mihnea, qui, témoignant de ses sympathies pour le catholicisme (30 septembre 1614), demandait à Solinat, pour le couvent de Tirgoviște, une de ses résidences, trois ou quatre de ses disciples, et, ce fait ayant été rapporté au Pape Paul V, celui-ci en exprima sa reconnaissance à Radu (mai 1615; Hurmuzaki, VIII, pp. 369-370, no. DXLII). Bientôt des lettres pontificales recommandaient aux deux princes de Moldavie et de Valachie un de ces élèves de Solinat, André Bogoslavitsch (p. 69).

Un Bulgare de Tschiprovetz, Élie Marinov, Marinius, succéda, en 1624, à son maître, l'évêché ayant obtenu à cette occasion le droit de „custodia“; bientôt les Franciscains furent confiés par le nouvel évêque à leurs propres chefs. Élie eut un conflit d'attributions avec l'archevêque de Raguse, qui se permettait des actes d'intrusion dans le nouveau diocèse latin. Pour remettre les choses en ordre, le Saint Siège envoya en 1638 le Croate Raphaël Lévacovitsch, chargé aussi d'imprimer des livres en slavon: des lettres pontificales le présentaient au prince de Valachie, Mathieu Basarab (Hurmuzaki, VIII, pp. 461 et suiv., 469-470, no. DCLXVI). Celui-ci établit une „règle“ pour la vie des Franciscains de Bulgarie.

A cette époque, l'Église catholique de Moldavie avait pour chefs des prélats polonais, qui se faisaient représenter dans leur diocèse. On chercha à introduire cette coutume en Bulgarie aussi. Un certain Zacharie Nowosiecki fut nommé donc en 1639 évêque de Nicopolis, comme suffragant de l'archevêque de Lemberg, et son délégué, Bukowecki, essaya de s'établir sur le Danube. On lui objecta que „Nicopolis“ est un simple titre et qu'un étran-

ger ne peut pas être reconnu et obéi dans cette localité même et d'autant moins dans les régions voisines. Bukowecki était à Sofia et il chercha néanmoins à s'imposer.

Le troisième évêque fut Pierre Bogdan Bakchitsch, pendant longtemps coadjuteur de Marinov, vieux et cassé par l'âge. Il commença par un synode solennel dans sa résidence même. Bien qu'honoré ensuite du titre d'archevêque, Pierre rencontra une opposition persistante de la part des Franciscains, de sorte qu'il dut quitter même, en 1660, la chambre qu'il habitait dans leur couvent. Il mourut dans le retraite, le 5 (15) mars 1672. On a de lui une description de son diocèse, contenant aussi les villes de la Valachie, description qui a été publiée par Fermendzin et dont il existe un résumé italien, assez exact, que nous avons reproduit dans le „Bulletin de la société de géographie“ de Bucarest, année 1898, second semestre.

Jean Bandini, de Skopi (Ouskub), „archevêque de Marcianopolis, de Silistrie et de Tomis (Kustendsché, Constanța) et administrateur de Moldavie“, est connu par son importante exposition concernant cette dernière principauté, exposition que feu V. A. Urechiă publiait dans le vol. XVI des „Annales de l'Académie Roumaine“ (un résumé italien dans le „Bulletin“ cité). Il avait été consacré par Pierre Bogdan (*ibid.*, p. 178). La vie de son successeur, Pierre Partschévitsch, un Bulgare, qui avait accompagné Bandini en Moldavie comme secrétaire, est racontée en employant surtout l'étude du comte Julien Pejacevich, dans l'„Archiv für österreichische Geschichte“, LIX, année 1880. Il est question ensuite de Philippe Stanislavov, né près de Nicopolis, et de François Choïmirovitsch, déjà cité, évêque catholique de Prizren (nos *Studii și documente*, I-II, pp. 425-426, no. XIV) avant d'être nommé archevêque d'Ochrida: une lettre pontificale du 11 février 1651, adressée à Mathieu Basarab (loc. cit.), en mentionnant l'archevêque de Sofia, qui lui parlera sur les reliques qu'il désire, annonce la nomination à Prizren de Choïmirovitsch, d'après l'intervention de ce prince protecteur des Bulgares („suis virtutibus et officiorum tuorum autoritate nobis commendatum“). Le „noble homme“ François Marcanitsch, de Tschiprovetz, jouissait, en effet, de la confiance de Mathieu, qui lui avait donné l'ordre d'inviter Raphaël Lévacovitsch, mentionné plus haut, auteur de la „Doctrine chrétienne“ et d'un „Missal illyrique“ (Mileff, p. 165),

pour veiller à l'impression des livres d'Église en slavon et avait demandé par son moyen au Pape quelques gouttes de „cette liqueur qui découle des reliques de Saint Nicolas à Bari“ (Hurmuzaki, VIII, pp. 460-461, no. DCLVI). On voit par les actes publiés dans la collection de Fermendzin qu'on parlait au prince de Valachie d'une résurrection possible du „lion de Bulgarie“, grâce à son appui. En 1658 aussi, l'archevêque de Marcianopolis nourrissait l'idée de la révolution bulgare avec le concours des deux princes roumains, de celui de Transylvanie et, s'il était possible, de l'empereur et de la République vénitienne: l'archevêque de Sofia et ce même François Marcanitsch, que le représentant de Venise à la Cour impériale qualifie de „governatore di Coprivà“, étaient dans le complot (*ibid.*, IX¹, pp. 110-111; no. CLXXI).

Étienne Conti, un autre des chefs de cette propagande (Knejvitsch de son nom slave; Mileff, ouvr. cité, p. 155 et suiv.), n'est pas non plus un inconnu et, quant à Antoine Stefani, archevêque de Sofia (*ibid.*, p. 157 et suiv.), il passa une grande partie de son temps en Valachie, étant chargé par le prince Șerban Cantacuzène de missions à Vienne, où il était un hôte agréé. Il porta les propositions de Șerban en 1687, y fut envoyé pour la seconde fois, pendant le cours de la même année, et se présenta pour la troisième fois à Vienne en 1688 (voy. là-dessus, Fermendzin, à ces dates; notre édition de la *Genealogia Cantacuzinilor* et surtout l'étude de M. Iovan Radonić, insérée dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, année 1914).

Un dernier chapitre traite de l'influence civilisatrice et politique exercée par cette propagande catholique. L'office était célébré en slavon, et l'on employait sans doute aussi les livres qui sortaient des imprimeries valaques. On n'a rien conservé des discours faits aux ouailles dans leur langue maternelle. Quelques faibles écoles parurent, et celle de Tschiprovetz, „école de grammaire“, dans le sens occidental du mot, put même se développer et préparer toute une série de clercs, dont l'action bienfaisante se fit sentir d'un bout de la Bulgarie à l'autre; les leçons étaient faites en latin et en croate; nombre de marchands lui durent leurs lumières. M. Mileff fait la biographie d'Ivan Lilov, Johannes Lyllus, en italien: Giovanni Lillo, élève de l'„école slave“ de Loreto, le *magister* de cette école principale; il avait été le „vicaire“ en Moldavie de Bandini. Son successeur s'appelait Ivantschitsch

et il venait „de Transylvanie“, en 1667. M. Mileff donne (pp. 165-166) des listes intéressantes des livres occidentaux qu'on faisait venir en Bulgarie, en relation avec cet enseignement catholique et italien (entre autres l'„Abagar“ de Stanislavov et une „Arte di ben morire“; on voulait avoir aussi des dictionnaires turcs et slavons). Les missionnaires étaient capables aussi de jouer le rôle de médecins, et le Ragusan Laurent Florio eut le mérite de rendre la santé au Métropolitain de Trnovo, déjà mentionné, Denis Rhalis, et à son contemporain, le prince de Valachie Radu (d'après l'inédit, p. 167).

Quant à l'influence politique, M. Mileff commence déjà avec les dernières années du XVI-e siècle. Il cite l'influence de Giorgio, dont il vient d'étudier lui-même un rapport, dans la dernière livraison du „Bulletin de la société d'histoire de Sofia“. Il rappelle les relations des mécontents bulgares, tout prêts à se révolter, avec le héros valaque Michel-le-Brave (1593-1601) (p. 168 et suiv.), qui détruisit les nids turcs de la rive droite du Danube, de Cladovo à Hirşova, et fit avancer ses troupes de cavalerie légère jusqu'à Plevna elle-même et „sur le chemin d'Andrinople“; Tschiprovetz, avec ses 1.500 maisons, eut le même sort (Hurmuzaki, III¹, p. 270¹). Le 16 octobre 1598, Michel lui-même parle de la prise de Vidin, avec ses 12.000 maisons, de Plevna, Vratza, Florentin et Oréchowitza, brûlant 2.000 villages „jusqu'à Sofia“ et emmenant la population, 16.000 hommes, sur sa terre de Valachie (*ibid.*, XI, p. 411; cf. *ibid.*, p. 448, no. DCXCIX). „Il veut se diriger vers la Turquie“, écrivait le Métropolitain Rhalis après la conquête de la Transylvanie par Michel, le 22 décembre 1599, et „faire sa résidence à Sofia“ (*ibid.*, pp. 552-553, no. DCCCLXXXIX). Les Métropolitains de Philippopolis, d'Andrinople, de Trnovo promettaient une armée de 200.000 rebelles (*ibid.*, p. 1266). Mais nous hésiterions à affirmer (Mileff, p. 168, qui cite aussi des inédits) que la résidence même du beglerbeg, Sofia, fut dévastée. M. Mileff emploie aussi l'importante lettre que nous avons publiée dans le volume XII de la collection Hurmuzaki (p. 289 et suiv.), de laquelle il ressort que le conquérant était entendu avec les chefs des Églises de Lovtscha, de Roustschouk et de

¹ Les Albanais s'étaient retirés dans les montagnes de la Morée, attendant un signal (*ibid.*).

Choumen (Choumla) et même avec des laïcs influents, comme Théodore Ballina de Nicopolis. Les Bulgares acclamaient en même temps leur „roi“, le prince de Transylvanie, Sigismond Báthory, allié de Michel (*ibid.*, p. 269 et suiv.). Les mêmes Bulgares qui déclaraient attendre Michel à Trnovo envoyaient, au printemps de l'année 1597, leurs délégués aussi à l'empereur Rodolphe (*ibid.*, III¹ et XII¹, à cette date). Nous n'affirmerons pas cependant que la révolte éclata en effet et que c'est ce mouvement qui amena Michel en Bulgarie (1598) et détermina la fuite du Métropolitain Rhallis, réfugié désormais auprès de Michel (on le retrouve comme administrateur de l'Église de Moldavie en juin 1600, avec un évêque slave de Macédoine, celui de Vodéna; Hurmuzaki, XV; cf. vol. XII, p. 565, no. CMXVI).

Des sources turques fournissent des renseignements tout nouveaux sur l'oppression fiscale en Bulgarie au XVII^e siècle (Mileff, pp. 171-172).

Le rôle du clergé catholique comme intermédiaire avec l'Occident encore dominé par l'idée de la croisade est très bien esquissé dans les pages qui suivent. Il est fait mention aussi des projets de révolte fomentés par Gabriel Tommasi, originaire de Tschiprovetz aussi, avec les deux princes roumains, après 1650. Les prières de Partschévitsch gagnèrent de la part de l'empereur cinquante drapeaux bleus pour la liberté bulgare, mais aucun secours de troupes ou d'argent (le roi de Pologne donna... un drapeau rouge et son portrait). M. Mileff rappelle aussi l'offre faite à Mathieu Basarab d'accepter la couronne des Tzars et sa promesse de donner 20.000 hommes si son voisin de Moldavie, Basile Lupu, consent à ne pas l'attaquer. Les négociations étaient poursuivies par Bakchitsch en 1649-1650 encore (cf. Hurmuzaki, VIII, pp. 524-525).

Quelques actes inédits finissent le volume, d'une grande importance pour l'histoire des Balcons. N. Iorga¹.

* * *

N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle (quatrième série, 1453-1476)*, Bucarest 1915.

¹ D'après la traduction roumaine que nous devons à M. le sous-lieutenant Étienne Berechet.

Ce volume de 380 pages fait suite à ceux qui ont paru il y a plus de dix ans. L'intention de l'auteur est de continuer son ouvrage jusqu'à l'année 1530, ou s'arrête sa récolte. Quant aux matériaux que donne ce volume IV, vous reproduisons ce qu'en dit la Préface:

„Il y a plus de dix ans de la publication du dernier volume de mes „Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle“, dont une partie, contenant des documents recueillis à Venise, à Gênes et dans quelques autres villes italiennes, avait paru d'abord dans la „Revue de l'Orient latin“, tandis que l'autre, qui donnait surtout la riche récolte faite à Raguse, se présentait pour la première fois en volume.

„Mais, en dehors des documents publiés, qui s'arrêtent à la prise de Constantinople par Mohammed II en 1453, nous en avons dans nos cartons et nos cahiers un nombre presque tout aussi grand qui arrive jusqu'au-delà de l'année 1530. Il ne s'agit pas d'un dépouillement systématique comme pour la période antérieure. Les grandes séries vénitiennes, qui ont été du reste explorées pour différentes publications hongroises, polonaises, yougo-slaves, grecques, ont été aussi, de parti-pris, laissées de côté, en dehors de l'époque des combats livrés aux Turcs par Étienne-le-Grand, prince de Moldavie (1473 et années suivantes; nous avons publié ce petit recueil dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, année 1914). Il n'y avait après la catastrophe de Péra que bien peu à glaner dans les archives génoises, si on excepte ces dossiers de Caffa qui sont du reste reproduits en entier dans le gros „Codice diplomatico“ de Vigna. Mais nous avons exploré pour la première fois l'„Archivio del duca di Candia“, récemment mis en ordre dans le grand dépôt des Frari à Venise. Depuis longtemps nous avons cherché en Allemagne tout ce qui se rapporte, à l'occasion des diètes d'Empire, des assemblées provinciales, etc., aux projets de guerre contre les Turcs. Les manuscrits de la Bibliothèque Royale de Munich avaient été étudiés avec attention dans le même but. Et enfin des pièces isolées avaient été trouvées dans presque toutes les Archives principales d'Italie. Un peu plus tard nous avons entrepris aussi des recherches qui n'ont pas été sans résultat aux Archives et à la Bibliothèque Impériale de Vienne, où depuis longtemps le travail nous est défendu, à la suite d'un décret d'expulsion que le Gou-

vernement autrichien a lancé, sans aucun motif, contre un historien dont l'activité politique subsidiaire n'avait en dehors de sa patrie qu'un seul but : rappeler aux Roumains non-libres qu'ils ont un passé qui leur appartient en propre.

„De nombreuses demandes concernant des points spéciaux de l'histoire de cet Orient européen après 1453 nous ont fait croire que ces actes, dont une grande partie concerne les relations de commerce avec le Levant, méritent d'être connus. L'Académie Roumaine nous a fourni volontiers les fonds nécessaires pour continuer notre publication, dont nous pouvons offrir aujourd'hui le premier volume, s'arrêtant à l'année 1476, le lendemain de la catastrophe de Caffa, de l'établissement de la domination turque sur tout le pourtour de la Mer Noire et à la veille de la victoire turque sur Étienne-le-Grand, prince de Moldavie, vainqueur lui-même dans le grand combat livré près de Vaslui, au commencement de l'année précédente; les Vénitiens, de leur côté, devaient conclure bientôt cette paix qui livra au Sultan, après une longue et glorieuse résistance, l'héroïque Scutari.

„Ces pièces sont-elles toutes inédites ou bien un certain nombre d'entre elles a été déjà publié, et même d'après de versions meilleures? Nous avons cherché l'inédit, mais des résumés de certaines pièces connues, comme pour les „Reichstagsakten“ et pour les décisions des diètes de Hongrie, étaient nécessaires pour donner une vue d'ensemble et relier les différentes pièces qui s'y rattachent: nous avons cherché à réduire le plus possible ces résumés, qui ne seront pas inutiles.

„Nous avons ensuite dans nos cahiers des extraits et des notes tirés de deux chroniques vénitiennes du XV-e siècle, la „Zena“ ou chronique F 20 de la Bibliothèque Royale de Dresde et celle qui porte à la même Bibliothèque la cote F 33. On trouvera dans ce volume même les extraits de la première; des notes empruntées à la seconde seront données dans le volume suivant. Nous reconnaissons volontiers que ces deux chroniques sont bien inférieures à la chronique Malipiera ou aux Annales de Longo (dans l'„Archivio storico italiano“, année 1843) et à la compilation de Stefano Magno, dont nous avons tiré partie déjà dans le troisième volume, datant de 1897, de nos „Actes et fragments pour servir à l'histoire des Roumains“. Mais il y avait aussi des différences à signaler, des faits nouveaux à ajouter.

„Ce quatrième volume des „Notes et extraits“ n'offre pas le riche commentaire qui distingue les trois autres. Nous avons cru qu'il nous suffisait d'avoir écrit les volumes II et III de la „Geschichte des osmanischen Reiches“, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

„Cette publication trouvera-t-elle, paraissant à cette heure terrible pour l'humanité entière, un bon accueil? Nous aurons eu au moins en lui donnant tous nos soins cette récompense: d'avoir, pour ainsi dire, revécu les années de jeunesse, déjà lointaines, où nous pouvions consacrer tout notre temps, à travers une Europe liée alors par les illusions, qui se sont dissipées, du grand labeur commun de toutes les nations, à des recherches destinées à mieux éclairer les nobles efforts faits, à l'époque de la Renaissance triomphante, par l'Europe chrétienne pour s'opposer à l'envahissement des „barbares“ asiatiques dans lesquels elle voyait, avec une profonde horreur pour les vaines hécatombes qu'ils accumulaient sans aucun autre idéal que le fantôme de la domination universelle et l'avidité d'exploiter les autres nations, le seul danger pour l'avenir de sa civilisation, humaine et chrétienne.“

Les tables des noms géographiques et historiques se trouveront à la fin du dernier volume, et c'est alors qu'on pourra se rendre compte de ce que la nouvelle publication apporte de nouveau pour l'histoire de l'Orient. C.

* * *

Émile Haumant, *Les origines de la liberté serbe, d'après les Mémoires du protopope Matia Nénadovitsch* (dans la „Revue historique“, CXVIII, I).

C'est pour la première fois, après le livre de M. Yakchitsch, sur l'Europe et la liberté serbe (Paris 1907), que les mémoires du „prote“ Nénadovitsch, un des initiateurs du mouvement qui produisit la liberté serbe, sont utilisés dans une publication étrangère. D'une famille originaire de l'Herzégovine, comme beaucoup des habitants de la Serbie actuelle (l'auteur dit: „la plupart“), fils de cnèze villageois et marchand de porcs, réformateur de son humble paroisse, il prend part du côté des Autrichiens à la guerre contre les Turcs après 1788. M. Haumant résume les anecdotes du bon prêtre concernant la préparation de la grande révolte de 1804. Surtout en ce qui concerne les mœurs, il y a beaucoup à glaner dans cet exposé.

N. Iorga.